

UN PHÉNOMÈNE



Le cheral Edison, exhibé, cette semaine, à Montréal sur le terrain de l'Exposition.

Pour justifier la descente de l'échelle, Mystigo dit au Prussien :

De cette façon, tu n'auras pas à craindre qu'aucun des nôtres ne t'échappe.

—Bon, bon, dit le soldat satisfait.

—Quant à moi, n'aies pas peur, je vas te quitter à la minute mais avant, laisse-moi voir ton Dreyse (fusil), ajouta Mouton pour prolonger la conversation afin de donner le temps aux camarades de s'éloigner.

La sentinelle, en effet, bien qu'ivre, conservait encore, en apparence, assez de notion du devoir pour donner l'alarme au moment où Mystigo lui échapperait.

Le Prussien fit bien quelques difficultés mais laissa néanmoins Mystigo prendre l'arme pour l'examiner.

—Attention, dit l'allemand, il est chargé.

—Ah ! fit Mouton étonné. Tout en l'examinant, il questionnait le fusilier prussien sur son maniement.

—Ainsi, conclut Mystigo, le fusil est en ce moment au cran de sûreté ? oui, répondit l'autre.

—Quelle heure est-il ? demanda notre petit homme à l'allemand qui avait une montre.

Le Prussien tira son cadran pour répondre, mais il avait beau fixer les aiguilles, il n'y voyait goutte.

—Regarde toi même, dit-il enfin à son interlocuteur.

—Une heure, articula Mouton, et il pensait : Voilà près d'un quart d'heure qu'ils ont quitté le grenier, ils se rapprochent du bois, c'est le moment psychologique.

L'allemand, auquel la fraîcheur de la nuit rafraichissait un peu les esprits, dit alors à Mouton, tout en resaisissant son fusil, que celui-là avait toujours dans les mains :

—Romonte, car la patrouille va bientôt passer, et si elle me voyait en conversation avec toi, je passerais au conseil de guerre.

—Et qu'aurais-tu ? fit Mystigo.

—Une année de compagnie de discipline à la rentrée en Allemagne.

—Et tu l'auras, ton année, pensa Mystigo, car tu es saoul, puis tout haut : Bah ! ne crains pas ; la ronde ne me verra pas avec toi et ce disant, il présenta son bidon plein d'eau-de-vie à l'allemand : "un dernier coups et je te quitte".

Celui-ci repoussa la gourde :

—J'en ai assez dit-il.

—Une simple gorgée, il fait frisquet, cela ne te fera pas de mal.

Le Prussien se laissa gagner.

Pendant qu'il buvait, réalisant ainsi l'espoir de Mouton de renforcer son ivresse, celui-ci jeta un coup d'œil sur l'autre sentinelle : elle dormait toujours "comme plusieurs sabots," selon l'expression d'une opérette en vogue.

Le Prussien avait repris son fusil et s'était appuyé dessus.

Le désir de Mystigo était réalisé : l'ivresse du sbire allemand qui avait absorbé une copieuse rasade, avait empiré ; il fut obligé de s'adosser au bâtiment, sur les occupants absents duquel il veillait, et sa tête retomba sur sa poitrine.

Soudain, Mystigo lui arracha son fusil et l'Allemand perdant l'équilibre, roula par terre en poussant un grognement.

—Adieu, ricana à mi-voix Mouton et il s'élança sur les traces de ses camarades.

En tournant la maison, il jeta un dernier coup d'œil à son ennemi ; celui-ci cherchait à se relever mais n'y parvenait pas, il cessa tout mouvement.

Bien tranquille de ce côté, Mystigo mit le fusil en bandoulière et se jetant à quatre, arpenta le pré avec la dextérité d'un singe. Arrivé à l'extrémité

du verger, long de deux cents verges à peu près, il en escalada la barrière au lieu de ramper dessous comme l'avaient fait ses camarades pour n'être point remarqué et se mit à courir de toutes ses forces ; il détalait avec la rapidité d'un cerf en se disant :

—Maintenant, je me fiche des fustassins allemands.

Il venait de faire cette réflexion, lorsqu'il entendit une grande rumeur au bourg de Bezoilles qu'on venait de quitter.

La ferme que nous avions occupée comme prisonniers, avait été brûlée comme le reste des habitations, la torche à la main. Les barbares Allemands agirent ainsi pour se venger de la défaite que l'infanterie de marine leur avait infligée en les repoussant de cette place. Seul, le fenil ou grenier à foin avait été épargné par les Prussiens, afin de la réserver pour nourrir leur chevaux et c'est là qu'ils avaient placé à peu près la moitié de la compagnie dont Mystigo et moi faisions partie.

Nous étions sous la garde de deux sentinelles, à cause de l'isolement du fenil, un peu retiré de la rue.

Tout à coup, Mystigo entendit ce cri : "aux armes !" c'était la patrouille qui, reconnaissant l'évasion des prisonniers, donnait l'alarme.

Un escadron de hulans était en grand garde permanente sur la place du bourg et chaque fois que les sentinelles ou les rondes appelaient aux armes, l'escadron devait s'élancer à l'endroit d'où venait le cri.

C'était une mesure établie par les prévoyants Prussiens pour arrêter les prisonniers déserteurs. En une minute, les lanciers de l'armée allemande furent auprès de la ferme ; ils n'eurent pas de peine à deviner de quel côté nous avions tiré et se lancèrent à travers champs pour nous empêcher d'entrer sous bois s'il en était temps encore.

Nous en étions éloignés de deux cents verges environ quand nous entendîmes la trépidation de leur charge. Bien que nous eussions couru sans arrêt au pas gymnastique, nous redoublâmes de vitesse, et un saut qui peut général commença.

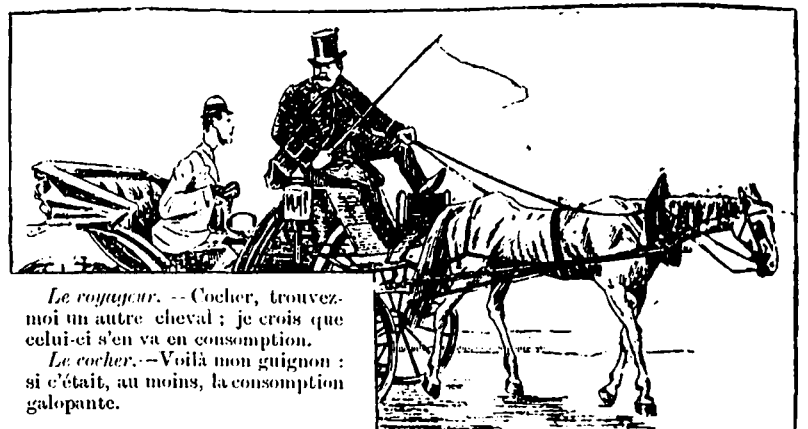
La plupart des prisonniers furent assez chanceux pour gagner le bois malgré les nombreux coups de revolver que l'ennemi nous envoyait à distance et qui ne touchèrent personne ; mais les terribles hulans en atteignirent enfin quelques-uns moins heureux à la course et les chargèrent à coup de sabre. Parmi ceux-ci, un fut tué et quatre furent blessés au nombre desquels l'auteur de ce récit. Certes, tous ceux qui furent touchés par le fer de ces colosses de l'armée allemande, qu'on appelle les hulans, devaient être infailliblement tués, sans une précaution atténuante que tous avaient prise. Chacun des prisonniers avait arraché aux nombreux arbres de la plaine qu'on avait croisés, un gourdin respectable afin de se défendre en cas d'attaque, et c'est avec ces branches que nos hommes avaient paré les coups de sabre de leurs redoutables adversaires.

ANTIDE.

(A suivre.)

Ripans Tabules curo jaundico.

GUIGNON



Le royaume. — Cocher, trouvez-moi un autre cheval ; je crois que celui-ci s'en va en consommation.

Le cocher. — Voilà mon guignon : si c'était, au moins, la consommation galopante.